

Retrouver la ville à la campagne : la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle

Caroline Aubin-Des Roches

Volume 34, numéro 2, spring 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016010ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016010ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubin-Des Roches, C. (2006). Retrouver la ville à la campagne : la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 34(2), 17–29. <https://doi.org/10.7202/1016010ar>

Résumé de l'article

Cet article porte sur les représentations de la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle. S'inscrivant dans le contexte d'urbanisation et d'industrialisation de cette époque, la villégiature correspond à la recherche de la nature par l'urbain et à son désir de rompre avec le rythme de la ville par le biais des vacances. L'examen de journaux montréalais entre 1895 et 1910 montre qu'en dépit de sa volonté de fuir la ville et ce qu'elle suppose (pollution, stress), le villégiateur désire reproduire plusieurs éléments urbains en villégiature. Ceci révèle l'existence de plusieurs contradictions. D'une part, l'exaltation d'une nature champêtre s'accompagne d'un désir de modifier la campagne pour la rendre plus belle et plus confortable, selon les critères et les besoins des villégiateurs. D'autre part, l'idéalisation des vacances et du temps libre se jumèle à la crainte de la vacuité et à la confection d'un emploi du temps calqué à l'image du rythme organisé de la vie urbaine. Considérée dans un tel contexte, la villégiature est un révélateur d'une période en turbulence et permet de saisir l'emprise des changements urbains et industriels sur la mentalité urbaine.

Retrouver la ville à la campagne : la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle¹

Caroline Aubin-Des Roches

Résumé

Cet article porte sur les représentations de la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle. S'inscrivant dans le contexte d'urbanisation et d'industrialisation de cette époque, la villégiature correspond à la recherche de la nature par l'urbain et à son désir de rompre avec le rythme de la ville par le biais des vacances. L'examen de journaux montréalais entre 1895 et 1910 montre qu'en dépit de sa volonté de fuir la ville et ce qu'elle suppose (pollution, stress), le villégiateur désire reproduire plusieurs éléments urbains en villégiature. Ceci révèle l'existence de plusieurs contradictions. D'une part, l'exaltation d'une nature champêtre s'accompagne d'un désir de modifier la campagne pour la rendre plus belle et plus confortable, selon les critères et les besoins des villégiateurs. D'autre part, l'idéalisation des vacances et du temps libre se jumèle à la crainte de la vacuité et à la confection d'un emploi du temps calqué à l'image du rythme organisé de la vie urbaine. Considérée dans un tel contexte, la villégiature est un révélateur d'une période en turbulence et permet de saisir l'emprise des changements urbains et industriels sur la mentalité urbaine.

Abstract

This article is about the representations of villégiature (summer resorts) in Montreal at the turn of the twentieth century. In the context of urbanization and industrialization of this period, villégiature is analyzed in connection with the search for nature and the desire to break away from the urban rhythm through holidays. The study of Montreal's newspapers, from 1895 to 1910, shows that despite the wish to leave the city and its negative aspects (pollution, stress), city-dwellers end up replicating many urban traits in the country. This reveals some contradictions. The idealization of a rural nature comes with the desire to modify the countryside to make it prettier and more comfortable, based on holidaymakers' criteria and needs. The excitement about holidays and free time comes with a fear of vacuity and the organization of timetables similar to the organized rhythm of urban life. Villégiature then appear as a sign of turbulent times and help to understand the influence of urban and industrial changes on urban mentality.

La villégiature, affirme en 1906 le quotidien *La Patrie*, c'est « une libération momentanée de toutes les chaînes, de toutes les geôles auxquelles nous attachent ou nous enferment la civilisation et l'activité moderne² ». À l'époque où cet article est publié, la vie à Montréal apparaît pour plusieurs comme un étouffement, une étreinte étouffante. Partir pour la campagne représente alors la fuite vers un monde qu'on espère plus serein,

plus reposant. M'inspirant de la définition employée à la fin du XIX^e siècle pour décrire la villégiature comme « un séjour que l'on fait à la campagne pour s'y récréer³ », j'étudie ici le sens qu'elle prend par rapport aux changements issus de l'urbanisation et de l'industrialisation au tournant du XX^e siècle. Dans un tel contexte⁴, la villégiature représente un exutoire, un désir de distanciation par rapport à la vie urbaine. Elle en vient à constituer un véritable phénomène : les municipalités rurales des pourtours de Montréal accueillent un contingent de visiteurs pour la belle saison, des clubs sont créés, des villas sont construites⁵. L'émergence des moyens de transport encourage aussi le déplacement des gens de la ville vers la campagne⁶, rendant possible pour plusieurs la fuite de la ville afin de se réfugier dans la nature. Or, pour quelle raison, plus précisément, veut-on partir? Qu'est-ce qui motive l'urbain à quitter la ville? Comment se représente-t-il la vie en villégiature?

Analysant certains aspects liés au phénomène de la villégiature, cet article est organisé autour de deux des principales aspirations qui animent les villégiateurs : le désir de se rapprocher de la nature et la volonté de rompre avec le rythme de vie urbain pour jouir du temps libre. Comme on le verra, cette recherche de nature et de temps libre mène cependant à des contradictions, témoins d'une période de transition dans la foulée de l'urbanisation et de l'industrialisation. En effet, cet élan qui pousse les urbains à fuir la ville s'accompagne de certaines inquiétudes et du besoin de retrouver des éléments de la vie urbaine en villégiature. Paradoxalement, l'urbain qui veut changer d'air ressent le besoin de retrouver une permanence, une stabilité semblable à celle que lui procure sa vie en ville. La villégiature s'avère ainsi révélatrice d'une phase d'adaptation à la nouvelle réalité d'une société désormais majoritairement urbaine et industrielle.

Contexte

La villégiature et l'engouement pour la nature ne sont pas des phénomènes nouveaux : en Grèce classique, la dominance de la vie urbaine fait déjà naître une certaine nostalgie pour la vie rurale; de même, la littérature romaine exalte la vie pastorale à travers un mouvement de recherche de détente et de plaisir, incarné par la villégiature. Cette dernière s'orchestre d'ailleurs lors de la Renaissance italienne, alors que de riches urbains de Venise, de Florence et de Sienne se font bâtir des villas à la campagne et manifestent un intérêt pour les plaisirs de la vie rurale⁷. Au Canada, dès la fin du XVIII^e siècle, la villégiature apparaît dans la région du Bas-Saint-Laurent puis de Charlevoix, pratiquée par l'aristocratie terrienne et la bourgeoisie marchande⁸. Or, c'est vers la fin du XIX^e siècle que la villégiature prend vraiment son essor et devient un phénomène à plus grande échelle⁹. Cette relative popularité, au sens où la pratique reste la chasse gardée de l'élite économique issue de l'industrialisation et de l'urbanisation, se dénombre non seulement parmi la grande bourgeoisie, mais aussi au sein des

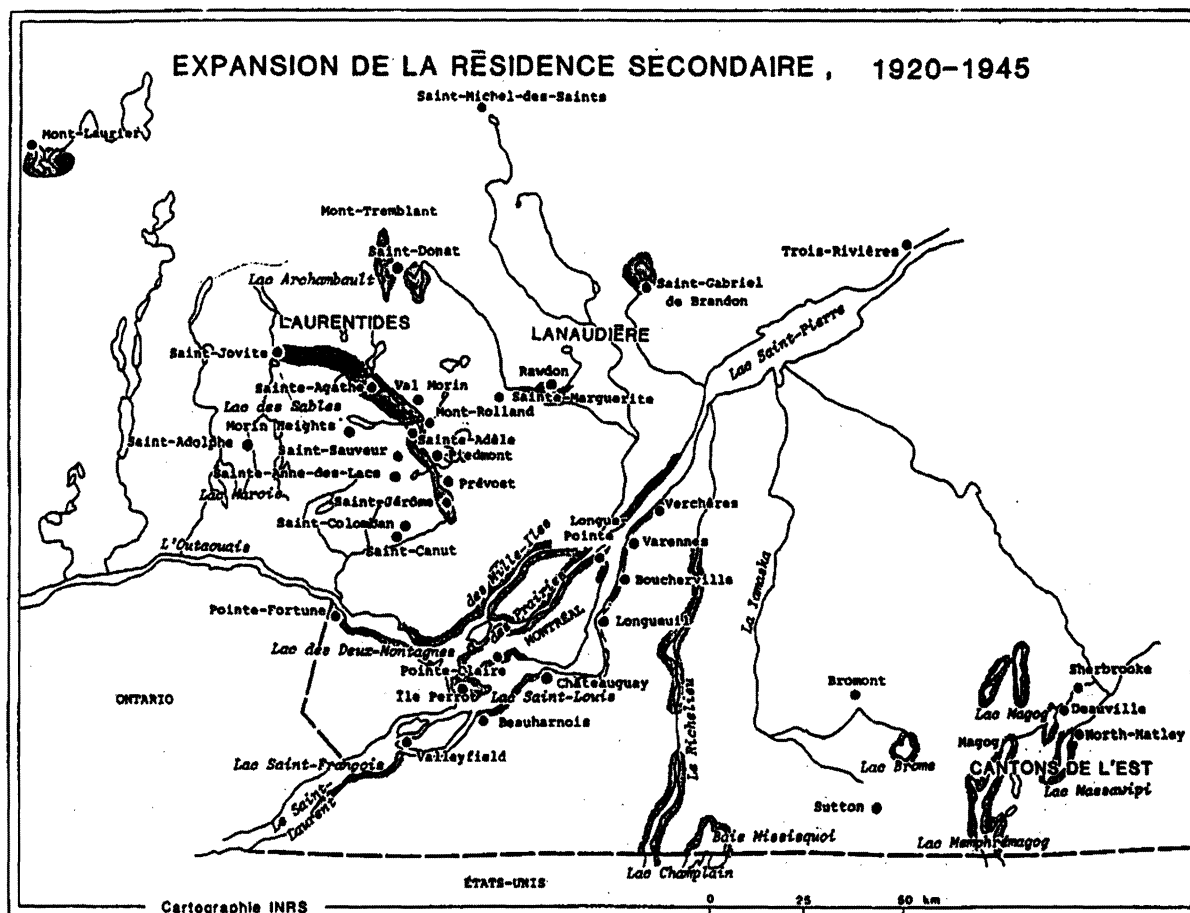


Figure 1 : Régions du Québec où la villégiature se développe, entre 1850 et 1920

Source : Marcel Samson, *La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal : Essai d'interprétation*, thèse de PhD, Université de Droit, d'Économie et des Sciences d'Aix-Marseille, 1988, 59.

professions libérales. Entre 1850 et 1920, une élite fortunée surtout anglophone, canadienne ou américaine va en villégiature dans la région de Montréal, dans les Cantons de l'Est, dans les Laurentides, le Bas-Saint-Laurent et Charlevoix¹⁰ (Figure 1).

Les transformations issues de l'urbanisation et de l'industrialisation de la société à la fin du XIX^e siècle provoquent des bouleversements dans la manière de vivre et de percevoir le monde. Au début du XX^e siècle, le Canada fait face à un véritable changement démographique : entre 1891 et 1911, les deux plus grandes villes du Canada, Montréal et Toronto, voient leur taille doubler¹¹. Les innovations technologiques incarnées par le développement des transports et des industries, par le capitalisme industriel et marchand et par l'urbanisation massive, donnent l'impression que le monde est désormais plus complexe et que le temps s'est accéléré¹². La société en mutation impose une redéfinition du cadre de référence à partir duquel l'être humain donne un sens à sa vie et se comporte¹³. Vivant autrefois dans une société principalement agraire dictée par le rythme des saisons et accordant une place à la spontanéité, à la lenteur et à la souplesse d'une vie en constante relation avec

la nature, l'être humain évolue de plus en plus dans un cadre de vie urbain, ce qui s'accompagne d'une nouvelle perception du temps et de l'espace¹⁴. Il importe de considérer cet état d'esprit pour comprendre la manière dont les urbains se représentent la villégiature. Les lignes qui suivent démontrent comment celle-ci constitue une réponse à ces bouleversements du tournant du XX^e siècle. La villégiature traduit à la fois un désir de fuir un monde en turbulence et une société vivant à un rythme accéléré, en même temps qu'elle est à l'image de cette nouvelle société. Paradoxalement, il apparaît donc qu'elle l'incarne.

Ma démarche s'inspire des recherches en histoire environnementale qui interrogent les rapports entre l'humain et la nature au moment où, à la fin du XIX^e siècle, la société devient de plus en plus urbanisée¹⁵. Alors que la nature était autrefois perçue d'une manière négative « as a hostile, terrifying monster, which threatens the very existence of those who dare intrude upon its domain¹⁶ », à partir du tournant du XX^e siècle, l'urbain la conçoit désormais comme un remède contre le stress provoqué par la vie en ville. De ce fait, il en vient à élaborer une vision plus positive de la nature¹⁷. Cette dynamique que Tina Loo associe

à un mouvement anti-modernité, se caractérise par le rejet des effets pervers associés au mode de vie urbain et la volonté de retour aux sources. Elle est aussi à l'origine de la présence des élites urbaines dans la nature¹⁸. Pour l'urbain, la vie moderne, associée aux technologies, au travail rationnel et éprouvant pour les nerfs, débouche sur une perte de sens, un vide, une incapacité à ressentir des émotions. C'est ce malaise résultant d'une vie artificielle qui incite l'urbain à vouloir se rapprocher de la nature, en quête d'authenticité et d'émotions : « to feel the full range of human emotions again, to achieve a balance between reason and passion¹⁹ ».

Vouloir se rapprocher de la nature est nécessairement alimenté par certaines représentations de celle-ci. À la suite de Patricia Jasen, on peut définir le concept de « représentation de la nature » par la signification symbolique qu'un humain attribue à celle-ci. Ces représentations sont façonnées par l'imagination humaine et diverses sensibilités (romantique, culturelle, économique, politique)²⁰. L'idée qu'on se fait d'une réalité est donc conditionnelle au cadre de référence auquel on se rapporte. En ce qui a trait à la villégiature, c'est précisément en fonction du cadre urbain qu'on se représente le milieu rural dans lequel on envisage séjourner pour les vacances. Ainsi, comme le souligne William Cronon en parlant de la nature sauvage, parce qu'il n'a jamais vécu dans la nature, l'urbain est d'autant plus susceptible de construire et de renforcer une image idéalisée de celle-ci : « The dream of an unworked natural landscape is very much the fantasy of people who have never themselves had to work the land to make a living²¹ ». C'est aussi ce qu'expliquent Normand Cazalais et ses collègues au sujet de l'« espace mental » défini par l'attrait pour un lieu touristique, qui suppose une représentation initiale d'un espace fondée sur l'imagination et répondant à des besoins propres à chaque individu. Ce lieu, différent de celui dans lequel on vit habituellement, évoquera « différence, éloignement, dépaysement, évasion, détente, confort, farniente, aventure, etc.²² ». À cela s'ajoute un « espace de désir » : un élan qui pousse à partir. Il s'agit d'une motivation que provoquent la publicité, la littérature de voyage et d'autres sources d'information pour encourager les gens à partir²³. Les rubriques de journaux à propos de la villégiature en sont des exemples et ont donc un rôle important à jouer dans le façonnement des représentations des villégiateurs.

Les représentations de la nature puisent aussi au courant romantique du XIX^e siècle qui continue d'inspirer bon nombre d'urbains et façonne leur imaginaire. Ce courant propose d'apprécier un paysage naturel en fonction des émotions qu'il provoque chez son observateur. Une sensibilité exacerbée, un œil attentif à la composition, un souci du détail et la recherche de la pureté et de la beauté alimentent l'observateur qui cherche ainsi à qualifier les paysages de pittoresques²⁴. Le courant romantique, comme le mentionne Patricia Jasen, demeure très influent dans les représentations de la nature à la fin du XIX^e siècle²⁵.

Il importe de clarifier ce qui est ici entendu par nature. La plupart des auteurs se sont attardés sur la nature sauvage²⁶. Or, en étudiant la villégiature dans la région montréalaise, c'est sur

la quête d'une nature plutôt rurale que nous nous attardons, ce qui suppose à priori une présence humaine et une adaptation de cette nature aux besoins de l'être humain, besoins d'abord économiques. Comme le suggère William Cronon sur l'essence même de l'agriculture : « the farm becomes the first and most important battlefield in the long war against wild nature²⁷ ». Cette nature peut être considérée comme une campagne productive, en lien avec l'occupation et l'utilisation du territoire par les ruraux qui y exercent leur activité économique²⁸, ce que Normand Cazalais identifie comme « espace ordinaire », où ceux-ci « travaillent, résident et exercent toutes les activités de leur survie quotidienne. Ils auront [. . .] une perception à la fois utilitaire (espace de travail et de loisir régulier) et culturelle (espace d'identification)²⁹ ». Toutefois, les vacanciers urbains ne l'envisagent pas de cette façon. C'est précisément le statut de vacanciers, de personnes présentes sur les lieux visités de façon éphémère avec l'intention de revenir à leur point de départ, qui influence cette perception de la campagne³⁰. Par définition, le vacancier ne reste qu'un temps limité dans les lieux de villégiature et conserve une vision particulière et unique des lieux : « the person who would get the most out of contact with the land was the person who was always seeing it anew³¹ ». La campagne que les villégiateurs évoquent, comme je l'expliquerai plus loin, est un lieu pour la récréation, pour la détente, pour le plaisir de l'œil devant de beaux paysages. Il s'agit d'un « espace meilleur » que Normand Cazalais définit comme un espace touristique du mieux-être, d'une plus grande qualité que l'espace quotidien³². Les villégiateurs projettent des représentations qui sont semblables à celles exprimées pour les grands espaces naturels et la nature sauvage, se basant sur les mêmes critères d'appréciation³³. Or, c'est lorsqu'ils arrivent sur les lieux qu'ils désenchantent et constatent que la réalité est bien loin de ce qu'ils imaginaient au départ. Plutôt qu'une campagne productive, ce que l'on recherche est bien plus une campagne à l'image de la ville³⁴, à l'image des représentations et des besoins des urbains, bref, une campagne urbaine.

Cette volonté d'évasion du monde urbain constitue aussi un prétexte pour s'adonner aux loisirs. Que ce soit par la recherche de la nature ou par la pratique des loisirs, l'être humain souhaite se libérer des tensions résultant de la vie en milieu urbain. Les loisirs représentent une « évasion dans un imaginaire dissocié des réalités de la vie qui permettent de se projeter dans un univers autre et plus satisfaisant³⁵ ». Néanmoins le besoin d'évasion s'accompagne de certaines craintes, comme l'explique Alain Corbin en mentionnant que la révolution industrielle entraîne une nouvelle perception et une nouvelle utilisation du temps libre : « les nouvelles modalités du temps de travail [. . .] ont imposé la notion de remplissage du temps disponible, [dû à] la crainte de la vacuité³⁶ ». Avec l'avènement de la société moderne, les loisirs deviennent de plus en plus organisés et prévisibles, à l'image du rythme imposé par les changements technologiques et industriels³⁷. En effet, l'organisation de plus en plus structurée des loisirs et la peur du temps libre sont le reflet des inquiétudes que ressentent les urbains au tournant du XX^e siècle. Destabilisés par la nouvelle

La villégiature à Montréal

effervescence urbaine, on cherche à se redéfinir, à se retrouver et la quête de nature tout comme le besoin de liberté émergent de ces nouvelles inquiétudes. C'est précisément dans un tel contexte que la villégiature se manifeste.

J'ai choisi d'étudier ces phénomènes en me concentrant sur la région montréalaise, qui connaît un essor industriel et urbain important au tournant du XX^e siècle et où se développe la villégiature³⁸. La bourgeoisie locale de même que des gens des professions libérales³⁹, que je qualifierai de villégiateurs ou d'urbains, construisent des villas le long des rives de la rivière des Prairies, au nord de l'île de Montréal, à l'ouest de l'île, qui est surtout composé de l'élite anglophone, et sur les rives de l'île Jésus⁴⁰. Le choix de la villégiature précisément à Montréal s'explique de plusieurs façons. Le phénomène est le propre de la bourgeoisie montréalaise qui peut partir vers une campagne proche du centre, facilitant le retour en ville pendant la semaine⁴¹, contrairement aux véritables séjours de vacances réalisés dans les régions plus éloignées de Montréal, qui supposent un départ à long terme⁴². La pratique de la villégiature y est d'autant plus encouragée que l'établissement des chemins de fer favorise le déplacement des urbains en périphérie de Montréal⁴³. De plus, j'étudie la région de Montréal parce que la villégiature s'y inscrit dans une perspective de développement suburbain. Contrairement aux autres régions québécoises fréquentées par des villégiateurs, les rives de l'île de Montréal sont appelées à être converties en lieux de résidences permanentes, essentiellement, en banlieues. Ce phénomène débute en 1920, mais s'intensifie et se généralise entre 1945 et 1960, dû entre autres, à l'utilisation de l'automobile, à l'accroissement et à l'enrichissement de la population⁴⁴. On peut donc dire que les représentations de la villégiature, présentées dans les lignes qui suivent, vont servir de prémices à l'installation définitive des Montréalais dans les banlieues et constituent d'emblée un phénomène urbain, pensé et pratiqué par les urbains.

C'est en consultant des journaux montréalais tels que *La Patrie*, *La Presse* et *The Montreal Daily Star* que j'ai découvert un foisonnement d'articles portant sur la villégiature à cette période : elle y est traitée dans des rubriques d'une à quatre pages, tous les samedis du mois de mai au début du mois de septembre. En plus d'être richement illustrées, ces rubriques contiennent des poèmes, des comptes rendus des activités dans les lieux de villégiature, des commérages et certaines chroniques sur des lieux en particulier. Ce sont principalement les villégiateurs eux-mêmes qui écrivent dans les journaux, le plus souvent des correspondants sur les lieux⁴⁵. Ensemble, *La Presse* et *The Montreal Daily Star* représentent à cette époque les deux périodiques les plus importants à Montréal et au Canada⁴⁶. Bien que cet article ne compare pas systématiquement les représentations de la villégiature selon les groupes linguistiques, il est apparu souhaitable de consulter ces journaux francophones et anglophone dans le but d'obtenir un portrait plus fidèle et complet du phénomène. J'ai analysé le contenu littéraire et iconographique référant à la villégiature dans ces trois journaux entre 1895 et 1910, tous les samedis des mois de mai, juin,

juillet et août, période de l'année où l'on traite intensivement de la villégiature.

Une nature idéalisée

L'opposition entre la ville et le monde rural est constante dans les rubriques de villégiature tout au long de la période. La métropole est présentée comme un lieu caractérisé par le manque d'air, où la chaleur est torride, où les individus s'entassent et où le rythme de la vie quotidienne est effarant. Le bruit et la poussière s'ajoutent à ce monde qui semble presque invivable quand arrive le temps des grandes chaleurs des mois d'été. Dans ce contexte, la campagne est perçue comme l'antithèse de la ville : l'air pur, la fraîcheur, les odeurs enivrantes, le calme, les douces mélodies des champs caractérisent la vie rurale. De nombreux textes soulignent ainsi cette opposition : « Maintenant le temps est venu où nos citadins fuiront le bruit, la poussière et la chaleur des villes pour se diriger vers de nombreuses et splendides places d'eau⁴⁷ » ; « Les habitants des villes n'ont qu'une pensée, s'évader de la fournaise des cités [. . .] pour aller respirer [. . .] les saines émanations des champs⁴⁸ » ; « La température fut parfois torride en ville, tandis qu'en villégiature, elle s'était faite rafraîchissante, empruntant aux eaux et aux champs leurs brises embaumées d'air frais, des moissons coupées ou de fruits en fleurs⁴⁹ ». Du côté anglophone, l'opposition ville-campagne est illustrée par de nombreux poèmes, publiés au début des chroniques de villégiature. Ainsi la rue s'oppose à la forêt, le bruit et la circulation, aux murmures des oiseaux et à l'air pur :

Come to the woods, forget the street
Where traffic's noisy wheels are heard
And with those soul inspires meet
The murmuring pine and singing bird [. . .]
And breathe a while the perfect air⁵⁰

La figure 2 dépeint très bien cet état d'esprit qui tend à confronter la dure réalité du travail à l'idylle de la campagne. D'un côté, un homme dans un bureau représente la vie en ville, le stress du travail et le temps qui défile à vue d'œil : « J'aurai jamais fini à temps ». En outre, une foule attend le train, valises en main : c'est la fuite du monde du travail, le départ, exprimé par un « Good Bye! ». D'un autre côté, on représente la destination tant espérée par l'urbain : la campagne. Une fillette que l'habillement associe à la bourgeoisie gambade dans les champs, dans un décor bucolique. La traite des vaches dans le pré est le fier symbole de cette campagne dans tout ce qu'elle a de plus poétique! Les tendres plaisirs champêtres sont illustrés par l'enfance et la naïveté, par la douceur d'une excursion en canot et l'abandon de soi au gré d'une sieste dans un hamac. Toute cette mise en scène est accompagnée de fleurs et de papillons qui s'insèrent dans l'image et accentuent l'impression de vie, d'abondance, de beauté et de délicatesse. L'évocation de l'image idéalisée et romantique de la campagne ne peut être plus claire.

Se prêter à la vie rurale est aussi une idée reprise dans le *Montreal Daily Star* qui évoque l'ignorance des vacanciers de la vie à la ferme, mais mentionne leur admiration pour cette

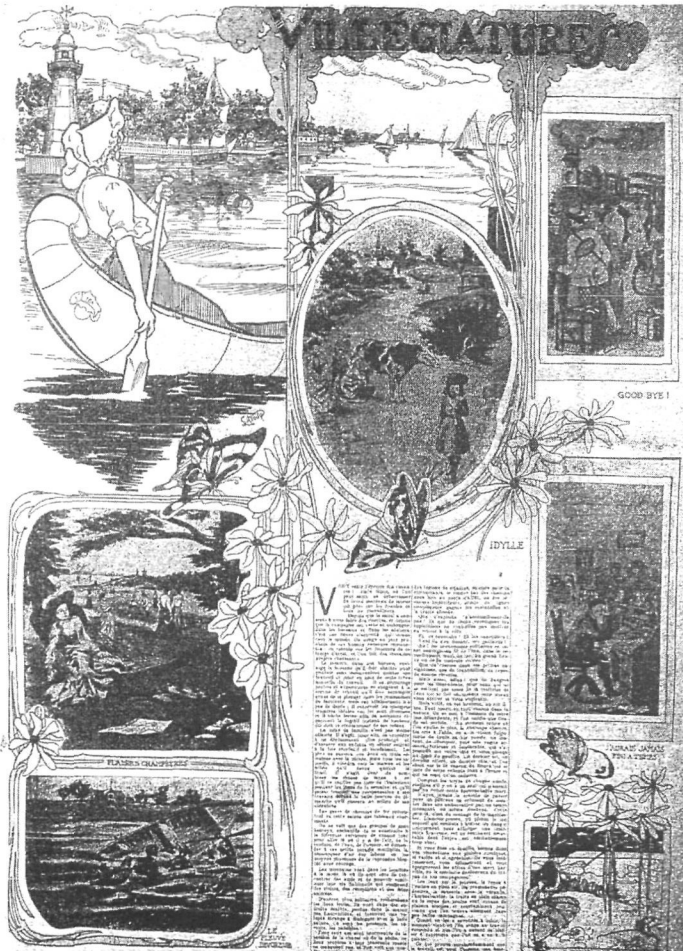


Figure 2 : La campagne bucolique
Source : La Presse, 4 juin 1904, 1.

manière de vivre. Une promenade en charrette exalte les vacanciers : « These are days when the summer boarder goes into the field to show how little he or she knows of farming and to enjoy a ride home in the hay cart⁵¹ ». Les charmes de la balade rustique inspirent l'urbain qui s'empresse de composer un poème romantique sur les voyages de foin :

Heaped with their loads of fragrant hay
And drawn by oxen slow
The haystacks on their homeward way
Across the meadows go [. . .]
Through bank and hedge of golden rod
The toiling haystacks pass⁵²

La figure 3 permet de constater l'importance du mythe fantasmagique entourant l'été et les vacances dans la nature. Le dessinateur représente l'été par une nymphe située dans un décor paradisiaque, une sorte d'Éden à quelques lieues de la ville. Habillée d'une robe d'époque, le chapeau de paille à la main, l'écharpe au vent, cette femme semble invitante, détendue, suave, baignant dans une atmosphère féerique. Des arbres luxuriants font office de décor enchanteur symbolisant



Figure 3 : La nature mythique
Source : La Patrie, 12 août 1903, 1.

l'abondance et la fertilité. Des roses dessinées de chaque côté accentuent le caractère féminin du sujet. L'image de la nature est presque mythologique; une déesse au paradis. Bref, on exalte la nature en lui attribuant un caractère féminin, mythique, bucolique et enjôleur. La villégiature semble d'autant plus attirante présentée sous cette forme.

Les sites qualifiés de pittoresques éveillent la sensibilité de l'urbain face à la composition du paysage. Il recherche la beauté, l'harmonie. Son exaltation est telle qu'il mythifie les lieux et les perçoit surnaturels. L'auteur d'une chronique de villégiature sur Beloeil l'exprime en ces mots :

[Beloeil] est sans contredit l'un des sites les plus pittoresques de la province. Il est vrai que cette montagne, surgissant au milieu d'une vallée en fleurs et derrière laquelle, chaque matin, le soleil nous apparaît radieux, ce petit village, enfoui dans la verdure des grands arbres et que bercent mollement les vagues caressantes du Richelieu, offrent un spectacle vraiment féerique⁵³.

Dans un même élan, les poèmes issus des rubriques de villégiature du *Montreal Daily Star* insistent sur la beauté imposante de la nature tout en soulignant le caractère discret de sa

La villégiature à Montréal

présence silencieuse. Ainsi, « Cloud cathedrals shine out whitely through the gateways of the blue⁵⁴ »; « And so soft is water creep. Tired silence sinks in sounder sleep. [. . .] The landscape sleeps without a sound⁵⁵ ».

Les représentations du milieu rural sont donc alimentées par un imaginaire idéalisant la nature par rapport au cadre de référence urbain. Or, qu'advient-il lorsque l'urbain arrive sur le terrain et est confronté à la réalité ? Celle-ci est-elle fidèle à ses représentations ? D'emblée, l'urbain en villégiature porte un jugement sur les lieux et les gens qu'il fréquente. Il dénonce le manque d'hygiène et de soins que les cultivateurs apportent à leurs habitations et s'offusque de l'allure lamentable, à ses yeux, des lieux. Ainsi, il convient de la nécessité d'entretenir l'endroit : « Il faudrait de plus que les conseils municipaux de ces villes et de ces villages donnassent plus de soin et d'attention aux questions d'hygiène, à la propreté des rues, à l'entretien des trottoirs⁵⁶ ». On écrit dans le même sens au sujet d'un chemin à Sainte-Rose sur lequel marchent les résidents estivaux : « ce chemin pouvant avoir un quart de mille n'est jamais arrosé; il s'ensuit qu'il est d'un poussiéreux à faire reculer d'effroi un explorateur du désert⁵⁷ ». Le souci de l'apparence, la recherche du beau et la coquetterie sont des valeurs que tentent d'importer les vacanciers dans les milieux ruraux où ils séjournent :

Nous voyons avec plaisir nos jolies campagnes prendre un nouvel essor. Elles embellissent de toute manière. La verdure est plus abondante, les jardins sont mieux tenus et les maisons plus coquettes. Les routes laissent encore à désirer, mais tous les progrès ne peuvent se faire à la fois. Nous ne saurions trop recommander à nos amis des campagnes de bien entretenir leurs demeures, leurs bâtiments. Ce soin ne coûte presque rien. Mais comme la vie semble meilleure et plus gaie lorsque l'ordre et la propreté règnent sur nos fermes !⁵⁸

Le citadin s'attarde à l'allure des lieux de manière à les rendre agréables pour ses vacances et ses loisirs. Il s'étonne du comportement des fermiers qui ne prennent pas le temps de soigner l'apparence de leur demeure et semblent faire preuve de négligence. Pour lui, un paysage champêtre doit correspondre à un lieu esthétiquement beau comme le lui suggèrent les représentations qu'il se fait de la campagne. Loin d'être un lieu de travail et de labeur, la campagne doit être belle comme le conçoit le citadin.

Le désir d'embellir l'environnement dans lequel se déroulent les vacances est aussi concrétisé par l'appréciation de l'aménagement paysager des rues. Les villégiateurs à Sainte-Anne-de-Bellevue y voient notamment un signe de prospérité, face au dénuement des lieux d'autrefois. La variété d'arbres plantés produit un joli coup d'œil apprécié de l'urbain qui se plaît à s'y promener :

[les propriétaires] are one in their ideas as to the duty they owe to prosperity in the way of tree planting. Within the last three years the former has had planted several

thousand trees of assorted kinds [. . .] one has but to view the changes in appearance of places thus beautified. Roadways that a year or two ago were conspicuous by their bareness are now a pleasure to look upon . . .⁵⁹

En plus d'exiger du milieu qu'il soit beau et bien aménagé, les villégiateurs veulent qu'il soit aussi confortable et moderne. La commodité des lieux, souvent associée à la présence d'un aqueduc et d'un système d'éclairage électrique, est jugée désormais nécessaire et symbolise une fois de plus le progrès. Ce dernier s'illustre par la présence de technologies modernes qui assurent une certaine parité avec la vie en ville. L'exaltation du charme rustique se confronte ainsi aux besoins modernes de l'urbain : bien que la campagne projette un idéal exotique et bucolique, elle doit néanmoins montrer un « minimum de civilisation ». C'est ce qu'exprime un passage dans le journal soulignant l'arrivée d'une municipalité dans l'ère « civilisée » : on ne se gêne pas d'apparenter l'absence de technologies modernes au caractère sauvage d'autrefois et d'admirer du même coup les mérites de la modernité nouvellement arrivée en ces lieux. Ainsi, en parlant d'Ahuntsic :

Notre conseil municipal, dirigé par des hommes entrepreneurs et avides de progrès a conçu la légitime ambition de doter notre coquet village d'un système d'éclairage moderne [. . .] Deux pas immenses que nous venons de faire dans la voie du progrès. Que ceux qui trop vite ont crié [. . .] sur Ahuntsic, disant que jamais ce petit coin enchanteur de l'île de Montréal n'avancerait et ne serait quelque chose parce qu'il était trop en retard [. . .]. Le progrès qu'ont fait ces rives sauvages, dont le calme n'était troublé lors de leur passage que par le sifflement des flèches iroquoises à travers la forêt⁶⁰.

Une caricature du journal *The Montreal Daily Star* est particulièrement explicite en ce qui a trait à l'imposante présence des villégiateurs à la campagne (Figure 4). L'illustration dépeint de manière humoristique une certaine représentation de la réalité en mettant l'accent sur la volonté de rendre la campagne à l'image de la ville. À l'écoute des besoins et des caprices des vacanciers, les cultivateurs en seraient venus à offrir à la campagne tout ce que la ville procure. L'artiste y dénonce la commercialisation de la campagne et l'envahissement de la société de consommation : les affiches publicitaires occupent presque l'ensemble de l'image et masquent ainsi le paysage. Ces panneaux montrent que les produits transformés de la ville sont désormais disponibles à la campagne pour satisfaire les goûts des citadins. Ainsi, le lait est purifié par une compagnie montréalaise, la viande est emballée à Montréal, les légumes viennent du marché, le pain est produit en ville, la nourriture est en conserve, etc. Pour compléter cette image de « ferme moderne », le site est adjacent à un terrain de golf. Bref, tout y est pour combler l'urbain en vacances selon ses critères. Le mépris des gens de la ville face aux cultivateurs est d'ailleurs palpable lorsqu'on porte une attention à la qualité de la langue des affiches composées par les paysans. Plusieurs fautes d'orthographe (par exemple : « our wagen goes to Muntreal evry munday fur fresh vegetabils ») sont



Figure 4 : Caricature de la « ferme moderne »

Source : « Summerings—Country boarding and hotelling, as a cynic sees it », *Montreal Daily Star*, 28 juillet 1906, 7.

commises. L'urbain, lettré et instruit, dénonce l'incapacité des fermiers de bien écrire, accentuant l'écart entre le monde urbain « civilisé » et le retard de la campagne⁶¹. Finalement, le dessinateur conclut que la rigidité et l'étiquette de la société en vacances, en plus de l'allure commerciale des campagnes entraînent le désenchantement de certains. Le citadin a l'impression de ne pas être parti de chez lui, tant la campagne est le reflet de la ville. Il risque même de n'être plus intéressé à se rendre à la campagne et de préférer rester en ville.

Bref, il importe de souligner la contradiction entre les représentations du monde rural et les réactions de l'urbain au contact de celui-ci. Alors que l'urbain s'attend à rencontrer un milieu bucolique, charmeur et agréable, il constate avec dédain une négligence des lieux et l'absence de commodités. La campagne doit être belle et pure afin de le séduire. Sa présence suppose par conséquent l'aménagement de l'environnement, l'installation d'infrastructures et la présence des produits de la ville. L'image de la campagne se confronte donc à l'idée de progrès promue par les citadins. On désire modifier la nature de manière à ce qu'elle soit au fait du monde civilisé⁶². Ceci est un indicateur des tensions résultant de l'état d'esprit des gens de l'époque. Alimenté par un désir de fuir le monde urbain et civilisé et de trouver dans le monde rural un réconfort, l'urbain est désormais soumis aux normes et aux caprices amenés par la modernité. Néanmoins, bien que des tensions risquent de surgir entre les deux populations, chacune d'elle semble vouloir tirer profit de la modernisation, comme le démontre la caricature présentant des cultivateurs à l'affût du monde urbain. En ce sens, et comme le souligne William Cronon⁶³, l'impact de la modernisation est bien réel à la fois sur le monde urbain et sur le monde rural, les uns désirant retrouver le confort de la ville, les autres voulant profiter économiquement de la présence des urbains en villégiature.

Une trêve du monde du travail

Sous le couvert des vacances, la villégiature représente un exutoire contre le stress et le rythme saccadé du travail. Mal à l'aise dans cette vie trépidante, l'être humain cherche ainsi le moyen de reprendre contact avec lui-même, de retrouver sa liberté et de saisir le temps qui passe. Cependant, il demeure influencé par les nouvelles valeurs modernes encourageant l'efficacité et la rentabilité. Il en résulte un déchirement de l'individu aux prises avec son désir de se reposer en même temps que son souci de rester actif dans la société. C'est pourquoi il cherche à donner aux vacances une utilité; elles doivent lui permettre de régénérer ses forces pour mieux travailler par la suite⁶⁴.

L'individu se sent rapidement étouffé et exprime, à travers des discours sur la villégiature, son besoin de repos et de liberté. Selon un auteur français dont l'article est publié dans *La Patrie*, les vacances signifient « pour le laborieux [. . .] la cessation d'une peine⁶⁵ », une délivrance qui s'apparente au paradis et qui libère de ses chaînes l'individu. L'emprise du travail est d'ailleurs perçue comme le propre de la société moderne et on la compare au joug d'une prison, tandis que les vacances constituent « une libération momentanée de toutes les chaînes, de toutes les geôles auxquelles nous attachent ou nous enferment la civilisation et l'activité moderne⁶⁶ ». Or, les grands espaces de la campagne et le grand air symbolisent pour l'urbain la liberté, la facilité : « [. . .] courir les champs, les prés et les bois, respirer l'air fort et réconfortant des grands chemins, marcher à son contentement vers des horizons inexplorés, n'est-ce pas voyons, une sensation grisante d'affranchissement?⁶⁷ ». La vie moderne associée au monde du travail est donc perçue comme une prison et la villégiature offre l'occasion pour l'individu de se libérer de cette étreinte.

L'urbain aura l'impression d'avoir un plus grand contrôle de son temps et jouira du simple plaisir de n'avoir rien à faire : « . . .

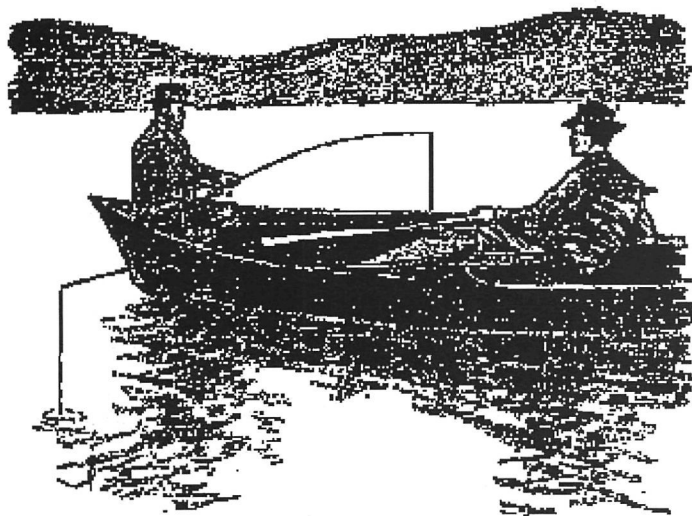


Figure 5 : Le repos en villégiature (1)

Source : *Montreal Daily Star*, 19 mai 1906, 10.

notre temps nous appartiendra [. . .] nos mouvements ne dépendront plus que de nous [. . .] Rien à faire : premier degré du plaisir pour qui, durant de longs mois, fit le contraire de ses volontés⁶⁸ ». La personne en vacances perçoit que le temps si chèrement calculé au travail est désormais suspendu et ne semble plus exister : « O temps, suspends ton vol, et vous heures propices, suspendez votre cours. Laissez-nous savourer les rapides délices, les plus beaux de nos jours⁶⁹ ». Les vacances sont un moyen pour l'être humain de se retrouver, de reprendre contact avec soi et de se rétablir des effets pervers du stress et des tracas du travail. L'ère moderne s'accompagne ainsi d'une nouvelle perception du temps; alors que celui-ci semble échapper à l'urbain lorsqu'il travaille, la villégiature lui permet de le saisir à nouveau, et, d'une manière ultime, de s'en affranchir.

Cette même impression de temps libre et de repos est encore plus palpable à travers les nombreuses représentations iconographiques, présentes dans les journaux (Figures 5, 6, 7). Pour illustrer la villégiature, les dessinateurs exploitent habilement le thème du repos et de l'errance. Leurs esquisses présentent à plusieurs reprises une femme se prélassant dans un hamac, un livre à la main, un homme assoupi près d'un arbre, des compères tranquillement assis dans une barque à attendre le poisson, etc. Le hamac et le canot sont ici les porte-étendards de la paresse, du calme, de la détente et de la nonchalance.

Cependant, bien que l'urbain ressente le besoin de prendre du repos, il vit néanmoins un inconfort par rapport à l'idée d'être en vacances, un sentiment à l'image des tensions d'une société en transition. L'arrêt de travail crée de l'insécurité et constitue une menace à l'ordre et aux valeurs préconisant l'effort et le devoir, valeurs estimées par la société moderne⁷⁰. Plusieurs sources énoncent l'importance de rendre utiles les vacances. Selon un article de *La Patrie*, la notion de temps de repos, exempt de labeur, est nécessaire au rétablissement du travailleur qui



Figure 6 : Le repos en villégiature (2)

Source : *Montreal Daily Star*, 10 août 1901, 10.

retrouve dès lors son énergie et son efficacité. L'individu se sent mal de laisser son travail et de risquer de perdre du temps et du rendement. Pour contrer cet élan de culpabilité, l'article légitime le temps de repos et les vacances en leur attribuant une valeur ajoutée au travail. Devenues un prétexte pour mieux travailler, les vacances sont louables, voire indispensables. Elles ne symbolisent plus la paresse et le temps perdu :

Pour beaucoup d'hommes d'affaires, prendre quelques jours de repos leur semble une chose impossible. Le travail les absorbe tout entier. Ils croiraient leur magasin, leur bureau en perdition si pendant huit ou quinze jours ils n'étaient pas là pour le surveiller. Ils appartiennent à cette classe de marchands qui n'ont confiance qu'en eux-mêmes, qui se tourmentent tout le jour, s'excitent et qui à la fin de l'année ne sont pas plus avancés que leurs confrères qui se sont accordé du bon temps. Si une différence existe, elle est en faveur de ces derniers puisqu'en ménageant leurs forces, ils ont gardé en parfait ordre leur santé et leur cerveau. [. . .] Leur santé délabrée, leur cerveau épuisé ne viendront pas interrompre leur besogne au bout de dix ou vingt ans⁷¹.

D'autre part, les villégiateurs perçoivent les vacances comme une source de corruption de l'individu qui l'encourage à devenir oisif⁷². Il faut donc rendre les vacances profitables, vertueuses et moralement saines. La rentabilité du temps de vacances est une fois de plus encouragée comme garante de l'avenir.

Il est possible de constater que l'offre en loisirs et en activités de toutes sortes est particulièrement présente et permet d'occuper et de structurer le temps libre des villégiateurs. Programmatiques, planifications et horaires sont fournis aux vacanciers dès le début du mois de mai en prévision du déroulement de la saison estivale. Ainsi, dans une rubrique sur Sainte-Rose, sur l'île Jésus, on vante la profusion d'activités



Figure 7 : Le repos en villégiature (3)

Source : *La Presse*, 6 juillet 1901, 2.

offertes par le club nautique, activités qui ne manquent pas d'être structurées selon un horaire établi pour une semaine :

La semaine commençant demain, samedi, est très chargée :

- Samedi, 3 août Bonnet Hop au Club
- Dimanche, 4 août Partie de Baseball entre « Le National » de Montréal et le « Sainte-Rose Club ».
- Le 5 et le 6 août grande fête nautique vénitienne, illumination, feux d'artifice, etc.
- Mercredi, 7 août Course au trot
- Jeudi, 8 août Soirée au club : Euchre, danse, etc.
- Vendredi, 9 août Grand concert artistique et musical donné dans la salle du club⁷³.

Dans un même ordre d'idées, le club de voile de Pointe-Claire propose aussi une imposante programmation pour l'été :

Tableau 1 : Programmation du Pointe Claire Boating Club

1911	1912
May 24: Club dance	May 24: Opening dance
June 7: Dance	May 29: Club dance
June 17: Club sailing race	June 12: Club dance
June 22: Fête de nuit and dance	June 15: Club sailing races
July 5: Club dance	June 26: Domino dance
July 8: Smoking concert	July 6: Local regatta
July 15: Club sailing race	July 10: Club dance
July 19: Domino dance	July 13: Club sailing races
July 29: Open sailing regatta	July 24: Club dance
August 2: Club dance	July 27: Sailing regatta
August 4: Concert	August 7: Concert and dance
August 12: Club sailing race	August 10: Fête de nuit
August 16: Club dance	August 17: Open paddling regatta
September 1: Bridge tournament	August 21: Domino dance
	August 24: Club sailing races
	August 24: Entertainment and dance
	September 4: Club dance

Source : *Minutes book 1911–1916, Pointe Claire Boating Club*, 24 mai 1911 et 13 mai 1912.

La profusion et la structure des activités semblent contredire les discours des journaux qui accordent beaucoup d'importance à la recherche de détente et de liberté envisagée par les vacances à la campagne. Celles-ci symbolisent une libération qui se traduit par le contrôle de son temps et par le simple fait de n'avoir rien à faire. Or, ce temps libre n'est-il pas menacé par la panoplie d'activités offertes? L'impression que le temps suspend son vol pendant les vacances n'est-elle pas compromise par les horaires chargés d'activités? On retrouve ici des manifestations de la crainte du temps libre, comme l'a démontré Alain Corbin. Celui-ci affirme que la révolution industrielle (dont sont issus les villégiateurs) a engendré une nouvelle structuration du temps qui impose désormais un horaire, l'accélération des rythmes, le retrait des lenteurs et un plus grand souci d'exactitude⁷⁴. Cette crainte de la vacuité, jumelée à un désir de rendre utiles les vacances priment donc sur le fait de prendre des vacances simplement pour se reposer.

On retrouve par ailleurs une transposition de la ville à la campagne à travers la reproduction des rituels urbains au cœur de la sociabilité bourgeoise. Là encore, il s'agit d'intégrer dans les loisirs, les habitudes de la ville et de ne pas se sentir trop dépaycé. À maintes reprises, l'étiquette et la bienséance sont considérées comme le propre de l'élite qui se décrit comme une société distinguée, « fashionable ». La clientèle des hôtels renommés se réjouit ainsi de la qualité des gens fréquentés en ces lieux⁷⁵. Les rubriques de villégiature s'attardent à énumérer les noms des convives lors des fêtes, accentuant le caractère élitiste et privé de ces réunions, bien que cela soit rendu public dans les journaux, trahissant un désir ostentatoire d'afficher le caractère « select » des activités⁷⁶.

C'est aussi dans le même élan de création d'associations sociales ou sportives à Montréal que se fondent les nombreux clubs de villégiature, reproduisant le tissu social de la ville. Comme le mentionne Paul-André Linteau, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, la sociabilité bourgeoise de Montréal s'exprime à travers une vie associative de plus en plus importante, organisée autour des loisirs et des sports⁷⁷. Sur les rives du lac Saint-Louis (Figure 8), le nombre mais aussi la variété des clubs sont à l'honneur. À Dorval, sont fondés en 1888, le *Royal St. Lawrence Yacht Club*, club de voile amateur, le *Forest and Stream Club*, club social, tandis que le *Royal Montreal Golf Club* voit le jour en 1896. À Valois, le *Valois Boating Club* est créé en 1882. À Pointe-Claire, on fonde le *Pointe Claire Boating Club*, en 1879 et le *Beaconsfield Golf Club*, en 1904, sans oublier le *Grove Point Inn* à Beaconsfield, qui devient, dès la fin des années 1870, une véritable station de villégiature (« summer resort ») offrant à la fois les services d'un club nautique et des installations récréatives de toutes sortes⁷⁸. Le nombre de membres par organisation n'est pas non plus à négliger, celui-ci se chiffrant parfois à plus d'une centaine d'individus. C'est le cas pour le *Royal St. Lawrence Yacht Club*, dont le nombre de membres habitant la région atteint 447 personnes en 1905, sans compter les 66 membres non-résidents, habitant à l'extérieur de Montréal⁷⁹. Le *Forest and Stream Club* dénombre 95 membres en 1915⁸⁰, alors que le *Beaconsfield Golf Club* compte

La villégiature à Montréal

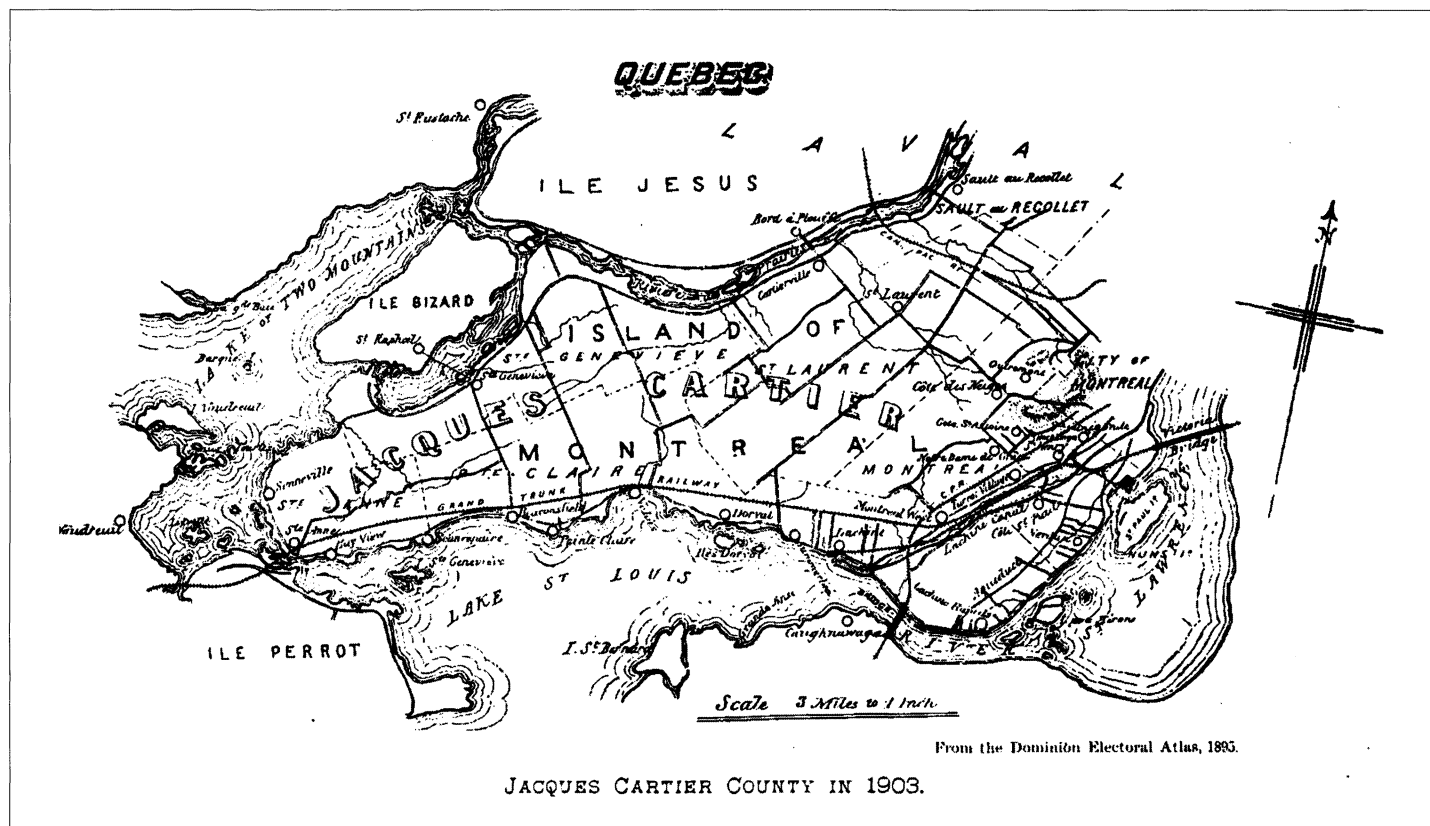


Figure 8 : Carte de la région du lac Saint-Louis en 1903

Source : Désirée Girouard, *Supplement to « Lake St. Louis » : From Many Unpublished Documents* (Montréal, Poirier, Bessette, 1903), 462.

850 membres en 1918 (membres réguliers, intermédiaires, juniors et les femmes)⁸¹. Sans pouvoir rapporter le nombre total de villégiateurs fréquentant la région pendant l'été, il semble évident que les clubs drainent à eux seuls un important contingent de vacanciers en séjour sur les rives du lac Saint-Louis⁸², ce qui témoigne de la primauté des associations de villégiateurs dans l'organisation de la vie en villégiature.

L'offre de loisirs des associations de villégiateurs fournit donc un encadrement et une planification des vacances qui permet de structurer et d'occuper leur temps libre. Les vacances sont utiles, rentables et permettent aux villégiateurs de se déculpabiliser de ne pas travailler. Par conséquent, l'urbain en vacances est en sécurité car son été est planifié et profitable, ce qui traduit la difficulté des gens de la ville à accepter de se laisser aller au rythme du temps libre des vacances. Une fois de plus, l'utilité et la rentabilité priment sur le plaisir. Cela rejoint les propos d'Alan Metcalfe qui relie le développement des sports organisés au contexte d'industrialisation et aux valeurs capitalistes : le temps doit être quantifiable, rentable⁸³.

Conclusion

Maintes contradictions ressortent des discours des journaux et font écho aux bouleversements du tournant du XX^e siècle, per-

ceptibles à travers les représentations que se font les urbains du monde qui les entoure. La villégiature incarne les tensions résultant de l'urbanisation et sert de médium pour exprimer ce malaise ressenti par rapport aux turbulences de la nouvelle réalité urbaine et industrielle⁸⁴. L'éloignement par rapport à la nature, le bruit, la pollution, la chaleur et le stress qui caractérisent la vie en ville sont des inconvénients que l'urbain cherche à oublier par un séjour à la campagne. Cette dernière suscite alors tout un imaginaire qui idéalise la nature et le cadre de vie rural. Par contre, bien qu'il désire fuir les effets néfastes de la ville, l'urbain en villégiature veut reproduire plusieurs traits de son milieu et cherche à rendre la vie champêtre fidèle à l'image qu'il s'en fait, insistant sur l'esthétique et le confort des lieux. En outre, l'organisation et l'encadrement des loisirs de même que la peur de perdre son temps, la peur de la vacuité, viennent contredire les discours sur la villégiature exaltant la détente, le temps libre, le recueillement. Or, reproduisant le tissu social et les rituels urbains en villégiature à travers une vie associative conforme à celle de la ville, l'urbain, empreint des valeurs prônant l'efficacité et la rentabilité, cherche à rendre utiles ses vacances; le plaisir du temps libre doit permettre à l'individu de mieux se régénérer pour mieux travailler par la suite. La villégiature prend alors tout un sens contradictoire lorsque considérée dans ce contexte précis parce qu'en plus de servir d'exutoire

à la vie urbaine, elle se modèle paradoxalement à son image. Loin de la réalité de la campagne rurale, c'est finalement d'une campagne urbaine qu'il s'agit. Indice donc d'un monde incertain, d'une société en transition.

Cette recherche d'idéal rural, somme toute relativement éloigné de la réalité, ne traduit-elle pas une coupure inévitable entre le monde rural et le monde urbain? La réalité du milieu rural est de plus en plus inconnue de l'urbain qui se plaît à y projeter un idéal dans un monde qu'il espère à l'image de ses besoins. La « campagne urbaine » recherchée (idéal champêtre, esthétique) est alors loin de la « campagne rurale » fréquentée (activité économique, campagne productive). Ce fossé qui se creuse entre la campagne et la ville accentue d'autant plus la confrontation au contact des deux mondes, dont la villégiature est le témoin. Dans un contexte où la ville est en pleine expansion, on constate l'hégémonie urbaine sur la campagne, au point d'en arriver à transformer celle-ci⁸⁵. Ceci mènera à une éventuelle « urbanisation » de la campagne où l'urbain se convainc lui-même qu'il est dans la nature, mais dans un cadre qu'il a lui-même créé de toutes pièces⁸⁶. En effet, comme l'ont souligné d'autres études, la villégiature dans la région montréalaise sert de prémices à la suburbanisation, qui se concrétise éventuellement par la conversion des résidences secondaires en résidences principales⁸⁷. Si la villégiature révèle ainsi un certain inconfort par rapport à l'urbanisation du tournant du XX^e siècle, elle traduit néanmoins l'indéniable prédominance de la ville dans la société.

Notes

1. Cet article est tiré des recherches d'un mémoire de maîtrise déposé à l'Université de Montréal en 2004, sous la direction de Michèle Dagenais et intitulé « Représentations et pratiques de la villégiature à Montréal au tournant du XX^e siècle ». J'aimerais particulièrement remercier Michèle Dagenais pour ses précieux commentaires, de même que le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son soutien financier. Je remercie aussi les évaluateurs anonymes de la revue, ainsi que Jean-François Constant pour son aide.
2. *La Patrie* (16 juin 1906), 6.
3. André Rauch, « Les vacances et la nature revisitée (1830–1939) », dans *L'avènement des loisirs, 1850–1960*, dir. Alain Corbin (Paris, Flammarion, 1995), 90. Le principal auteur ayant étudié la villégiature au Québec est Marcel Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal : Essai d'interprétation » (thèse de PhD, Université de Droit, d'Économie et des Sciences d'Aix-Marseille, 1988). Notons aussi l'ouvrage sur la villégiature en Charlevoix de Philippe Dubé, *Deux cents ans de villégiature dans Charlevoix : l'histoire du pays visité* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986).
4. Montréal s'affirme en effet comme métropole du Canada à la fin du XIX^e siècle et devient un important centre industriel et urbain : Anthony Sutcliffe, « Montréal, une métropole », dans *Montréal Métropole, 1880–1930*, dir. Isabelle Gournay et France Vanlaethem (Montréal, Boréal, 1998), 21; Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, 2^e éd. (Montréal, Boréal, 2000), 36.
5. Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal », 69. Mes recherches effectuées sur la partie ouest de l'île de Montréal montrent le nombre important de clubs qui sont fondés à la fin du XIX^e siècle. La coexistence des clubs sportifs amateurs, des clubs nautiques et des clubs sociaux n'est pas rare au sein d'une même localité. Sur les rives du lac Saint-Louis, le nombre mais aussi la variété des clubs sont à l'honneur. Voir note 79.
6. David B. Hanna, « Les réseaux de transport et leur rôle dans l'étalement urbain de Montréal », dans *Barcelona-Montréal : Desarrollo Urbano Comparado / Développement urbain comparé*, dir. Horacio Capel et Paul-André Linteau (Barcelona, Publication de la Universitat de Barcelona, 1998), 117–132.
7. « The differences between city and country began again to be the metaphorical context for poetic and artistic images of artificiality and nature, while affluent and educated urbanites found pleasure in the rural landscape and the acquisition of country houses ». Micheal Bunce, *The Countryside Ideal : Anglo-American Images of Landscape* (Routledge, New York, 1994), 5.
8. Normand Cazalais, Roger Nadeau, et Gérard Beaudet, *L'espace touristique* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 2000), 152.
9. Gérard Beaudet, « L'aménagement touristique des Laurentides », *Téoros* 15, n^o 1 (printemps 1996) : 9.
10. Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal », 69.
11. George Altmeyer, « Three ideas of nature in Canada, 1893–1994 », *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes* 11, n^o 3 (août 1976) : 23.
12. Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto : The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture* (Toronto, University of Toronto Press, 1997), 4.
13. « As old formulations began to corrode, as new technology began to appear, as industrial capitalism reshaped structures and expectations of modern existence, the problem of meaning became more insistent ». Walden, *Becoming Modern in Toronto*, 6.
14. Alain Corbin, « L'avènement des loisirs », dans *L'avènement des loisirs*, 10.
15. L'étude de la relation entre l'humain et la nature est un phénomène récent en histoire au Canada. Les premières recherches se sont fondées principalement sur la nature sauvage, « wilderness », et sur la création des parcs nationaux au pays, Alan MacEachern, « Voices Crying in the Wilderness : Recent Works in Canadian Environmental History », *Acadiensis* 31, n^o 2 (printemps 2002) : 19. Notons aussi, en histoire environnementale, Patricia Jasen, *Wild Things : Nature, Culture and Tourism in Ontario, 1790–1914* (Toronto, University of Toronto Press, 1995); Tina Loo, « Making a Modern Wilderness : Conserving Wildlife in Twentieth-Century Canada », *Canadian Historical Review* 82, n^o 1 (mars 2001) : 92–121. Contrairement à la plupart des recherches qui ont porté sur la nature sauvage, mon étude s'oriente vers la nature rurale, qui suppose un autre paysage que celui des grands parcs nationaux et dans laquelle vit déjà une population locale. Voir à ce sujet : Michèle Dagenais, « Fuir la ville : villégiature et villégiateurs dans la région de Montréal, 1890–1940 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 58, n^o 3 (hiver 2005) : 315–345.
16. Altmeyer, « Three ideas of nature in Canada », 21. Gérard Beaudet, parlant des descriptions des explorateurs et des voyageurs et du regard négatif de la nature qui perdure jusqu'au dernier tiers du XVIII^e siècle, soutient que « la nature nord-américaine au mieux les laisse indifférents, au pire leur est hostile ». Gérard Beaudet, « Du jardin au paysage. Le façonnement des lieux de la villégiature et du tourisme au Québec », *Téoros* (printemps 1999) : 14–25.
17. Altmeyer, « Three ideas of nature in Canada », 22.
18. Loo, « Making a Modern Wilderness », 99. A cet égard, d'autres auteurs ont étudié les représentations de la nature par l'urbain et insistent sur l'opposition entre la ville et la nature, cette dernière figurant parfois comme un lieu thérapeutique contre les effets néfastes de la ville (Cindy Aron, *Working at Play : A History of Vacations in the United States* [New York, Oxford University Press, 1999], 34) ; comme une création divine, exempte des artifices de la ville (Charles R. Simpson, « The Wilderness in American Capitalism : The Sacralization of Nature », *International Journal of Politics, Culture, and Society* 5, n^o 4 [1992] : 562) ; ou comme un lieu offrant la

- possibilité d'entrer en contact avec le monde réel, contrairement à la super-ficialité du monde urbain (William W. Stowe, « Doing History on Vacation : 'KTAADN' and the Country of Pointed Firs », *New England Quarterly* 71, n° 2 [1998] : 186).
19. Loo, « Making a Modern Wilderness », 99.
 20. Jasen, *Wild Things*, 4.
 21. William Cronon, « The Trouble with Wilderness; or, Getting Back to the Wrong Nature », dans *Uncommon Ground : Toward Reinventing Nature*, dir. William Cronon (New York, Norton, 1995), 80.
 22. Cazalais, Nadeau, et Beaudet, *L'espace touristique*, 8.
 23. Ibid., 10.
 24. Jasen, *Wild Things*.
 25. Ibid.
 26. Voir note 15.
 27. Cronon, « The Trouble with Wilderness », 83.
 28. La campagne, comme le souligne Allan Smith, fait double emploi pour les cultivateurs et pour les urbains : « All argued that the province's abundance of good land permitted not only an important economic activity and high material standard of living but also the emergence of a morally regenerate individual in a pure and undefiled community ». Allan Smith, « Farms, Forests and Cities : The Image of the Land and Rise of the Metropolis in Ontario, 1860–1914 », dans *Old Ontario* (Toronto, David Keane & Colin Read, 1990), 71.
 29. Normand Cazalais, Roger Nadeau, et Nil Longpré, « L'espace touristique québécois », *Téoros* 7, n° 1 (avril 1988) : 19.
 30. Ibid.
 31. Smith, « Farms, Forests and Cities », 82.
 32. Ibid.
 33. Les critères se basant sur la recherche du pittoresque et du sublime (Jasen, *Wild Things*; Cronon, « The Trouble with Wilderness ») et sur le besoin de se restaurer, de se régénérer (Smith, « Farms, Forests and Cities », 74).
 34. « The land had been reduced by these observers to the status of an adjunct to the metropolis, a thing most fully understood by those that spent the bulk of their time somewhere else ». Smith, « Farms, Forests and Cities », 83.
 35. Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec : Essai socio-historique* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1997).
 36. Corbin, « L'avènement des loisirs », 15.
 37. Ibid.
 38. Sutcliffe, « Montréal, une métropole », 21; Linteau, *Histoire de Montréal*, 36; Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal », 69.
 39. Plusieurs passages dans les journaux décrivent l'occupation des villégiateurs : « On est dans une salle de rédaction, dans un bureau d'affaires, dans un prétoire de justice ou derrière un comptoir », « Les vacances », *La Presse*, 16 juin 1906, 6. De plus, les rubriques de villégiature étaient souvent une liste des personnes présentes en villégiature en spécifiant leur profession : « M. Emile Champagne, marchand de Montréal ainsi que sa famille [. . .] Le docteur Bell, après avoir passé l'hiver à Montréal . . . », « En villégiature », *La Patrie*, 25 mai 1908, 16.
 40. Brian R. Matthews, *A History of Pointe-Claire* (Pointe-Claire, Brianor, 1985), Luc Dauphinais et al., *De la seigneurie à la banlieue : l'histoire de Laval-des-Rapides des origines à la fusion, 1636–1965* (Montréal, [s. n.], 1984); Stéphane Plante, *Ville de Deux-Montagnes, 1804–1994* (Deux-Montagnes, Ville de Deux-Montagnes, 1993); Serge Laurin, *Histoire des Laurentides* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995).
 41. « Le père ne passera que deux ou trois semaines avec la nichée, mais tous les samedis, il viendra voir la maman et les bébés qu'il devra quitter le lundi », « Villégiatures », *La Presse*, 4 juin 1904, 1. « L'homme d'affaires, l'homme de bureau, son labeur quotidien terminé retournera gaiement à sa villa où l'attendent si non son épouse et des enfants chéris, du moins la solitude et la tranquillité, avantage inappréciable de la campagne », « En villégiature : Beauharnois », *La Patrie*, 11 mai 1907, 16.
 42. Ces vacances de longue durée, ou « trajectoires longues », comme le mentionne Serge Gagnon, s'inscrivent dans un courant populaire à l'échelle sous-continentale : « Les stations de villégiature s'étendaient du littoral de la Nouvelle-Angleterre aux Maritimes, en passant par les Appalaches, l'Est ontarien, l'Outaouais, les Laurentides, Charlevoix, le Bas-Saint-Laurent et la Gaspésie ». Serge Gagnon, *L'Échiquier touristique québécois* (Sainte-Foy, Presse de l'Université du Québec, 2003), 122.
 43. Hanna, « Les réseaux de transport ».
 44. Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal », 112.
 45. Nous pouvons lire à plusieurs reprises dans les journaux des demandes de correspondants pour écrire dans les rubriques sur des lieux spécifiques : « On demande des correspondants pour la saison de villégiature, à : Lachine, Dorval, Lakeside [. . .] », *La Patrie*, 19 mai 1906, 23.
 46. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, 2^e éd., vol. 2 (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973–1990), 220.
 47. « Beauharnois », *La Patrie*, 25 mai 1907, 16.
 48. « A la recherche de l'ombre et de la fraîcheur », *La Patrie*, 16 mai 1908, 15.
 49. *La Patrie*, 29 août 1908, 15.
 50. « At the Summer Resorts », *Montreal Daily Star*, 23 juin 1900, 10.
 51. « At the Summer Resorts », *Montreal Daily Star*, 21 juillet 1900, 5.
 52. Ibid.
 53. « Beloeil », *La Patrie*, 16 juin 1906, 8.
 54. « At the Summer Resorts », *Montreal Daily Star*, 3 août 1901, 10.
 55. « At the Summer Resorts », *Montreal Daily Star*, 6 juillet 1901, 10.
 56. « Nos villégiatures », *La Patrie*, 20 mai 1905, 8.
 57. « Ste-Rose », *La Presse*, 31 août 1901, 5.
 58. « Les plaisirs de l'été », *La Patrie*, 29 juillet 1905, 10.
 59. « At the Summer Resorts : Ste. Anne de Bellevue », *Montreal Daily Star*, 18 juin 1898, 3.
 60. « En villégiature : Ahuntsic », *La Patrie*, 8 juin 1907, 16. Dans plusieurs rubriques de villégiature, on fait la promotion d'une municipalité en vantant la présence de technologies modernes et l'accessibilité au centre urbain. C'est le cas pour Beloeil : *La Patrie*, 15 juillet 1905, 8; Châteauguay : *La Patrie*, 27 mai 1905, 16; et Boucherville : *La Patrie*, 29 juin 1905, 16.
 61. Il s'agit peut-être aussi de souligner la piètre qualité de l'anglais des cultivateurs qu'on associe alors aux francophones qui composent généralement la population locale des villages ruraux.
 62. Des auteurs ont orienté leur étude sur le désir d'appropriation de la nature par les urbains à la campagne. A ce sujet, voir Michèle Dagenais, « 'Returning to Nature' : Vacation and Life Style in the Montreal Region » dans *Ressources of the City : Contributions to the European Modern Environmental History*, dir. Geneviève Massard Guilbaud, Dieter Schott, et Bill Luckin (Aldershot, Ashgate, 2005), 63–79; Michèle Dagenais, « Entre tradition et modernité : Espaces et temps de loisir à Montréal et Toronto au XX^e siècle », *Canadian Historical Review* 82, n° 2 (juin 2001) : 308–330; Karl Jacoby, « Class and Environmental History : Lessons from 'The War in the Adirondacks' », *Environmental History* 2, n° 3 (1997) : 324–342. Rappelons les ouvrages de Matthews, *op. cit.*, et de Dauphinais et al., *op. cit.*, qui offrent de précieuses informations sur la dynamique résultant de la rencon-

La villégiature à Montréal

- tre entre les urbains villégiateurs et la population locale habitant les lieux de villégiature.
63. Ainsi au sujet de la ville et de la campagne : « Regarding them as a distinct and separable obscured their indispensable connections. Each had created the other, so their mutual transformations in fact expressed a single system and a single history ». William Cronon, *Nature's Metropolis : Chicago and the Great West* (New York, Norton, 1991), 368.
64. Ces inquiétudes sont aussi alimentées par la morale protestante valorisant le travail et associant aux loisirs le risque de corrompre l'individu en l'encourageant à être paresseux et inactif, d'où l'importance d'occuper son temps libre à bon escient. À ce sujet voir Witold Rybczynski, *Waiting for the Weekend* (Londres, Viking, 1991), 22; Aron, *op. cit.*, 3.
65. Marcel Prévost, « Vacances », *La Patrie* (4 août 1906), 3.
66. *La Patrie* (16 juin 1906), 6.
67. « Vacances », *La Presse* (16 juin 1906), 6.
68. Prévost, « Vacances ».
69. « Chronique. Boucherville », *La Patrie* (13 juillet 1907), 16.
70. Aron, *Working at Play*, 3.
71. « Les vacances », *La Patrie*, 9 juillet 1904, 12.
72. Corbin, « L'avènement des loisirs », 15.
73. « En villégiature », *La Presse*, 3 août 1901, 4. Le même genre d'horaire est repris la semaine suivante : « *Ce soir*, samedi, bonnet hop au club. *Dimanche*, partie de base-ball entre les « Montagnards » de Montréal et le « Sainte-Rose Club ». *Dans le courant de la semaine*, au club, grande soirée d'enfants organisée par les dames. *Lundi, 19 août*, courses au trot sur l'hippodrome de Sainte-Rose. *Samedi, 24 août*, grandes régates avec de nombreux prix offerts par le club ». « En villégiature », *La Presse*, 17 août 1901, 4.
74. Corbin, « L'avènement des loisirs », 14. .
75. « Ces jardins sont ouverts aux visiteurs qui savent observer les règles de bienséance, d'ailleurs il y a une surveillance parfaite et le bon monde peut circuler, soit dans ces jardins ou dans l'hôtel, sans jamais se plaindre de quoi que ce soit ». « La villégiature d'Ahuntsic ». *La Patrie*, 20 juin 1903, 20. L'article fait référence à l'hôtel Péloquin.
76. « M. Georges Carson et sa famille occupent pour la saison leur magnifique villa, avenue Péloquin ». « En villégiature : Ahuntsic », *La Presse*, 13 juillet 1907, 10; « The bonnet hop last Saturday was crowded more than usual [. . .] among them were noticed : Miss Kent, Miss Quinn, Mr. A. Watt . . . ». « At the Summer Resorts : Ste. Anne de Bellevue », *Montreal Daily Star*, 27 juillet 1895, 10; « Le 'castel fleuri', un nom qui devient très populaire à la Pointe-aux-Trembles est occupé par MM. Raoul Déry, Léonce Rinfret, J. Lebouthillier, Ernest Valin. Le castel fleuri promet de faire oublier la Villa des Amoureux et celles des Bons Partis ». « En villégiature : Pointe aux Trembles », *La Patrie*, 15 juin 1901, 15. Michel Bellefleur, en parlant des loisirs, associe en effet la pratique du loisir à « la forme d'une consommation ostentatoire multiforme, destinée et ordonnée non seulement à la jouissance de la vie, mais aussi à faire état et étalage de son rang dans l'échelle sociale » : Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec*, 22.
77. Dès la fin du XIX^e siècle, le nombre de clubs augmente, tout comme la variété des sports pratiqués : « En 1877, on compte à Montréal 85 clubs sportifs touchant dix sports différents; en 1894, ces chiffres sont respectivement de 245 et 23 ». Linteau, *Histoire de Montréal*, 112.
78. E. George Hanson, *The Royal St. Lawrence Yacht Club, 1888–1988* (Montréal, J. Micheal E. Winlo, 1988), 3; *Club Forest and Stream Club* (dépliant d'information, [s.d.] 5; André Duval, *Dorval : trois siècles d'histoire* (Dorval, Cité de Dorval, 1989), 243; Helen Martin, *1879–1979 : Pointe Claire Yacht Club Centennial* ([s.1.], [s. n.] 1979), 9; Robert L. Baird et Gisèle Hall, *Beaconsfield et Beaufort : une chronique de l'expansion de la Ville de Beaconsfield et du secteur Beaufort*. 2e éd. (Beaconsfield, [s. n.] 1998), 54.
79. *Royal St. Lawrence Yacht Club. Year Book. 1904*, liste des membres en 1904, 100–120.
80. *Constitution, Regulations and List of Members of the Forest and Stream Club* (Dorval, octobre 1925).
81. « The Beaconsfield Golf Club, Montreal », *Canadian Golfer*, juillet 1918, 146.
82. Notons que le très grand nombre de membres composant chacun des clubs dépasse celui des résidents d'été ayant une villa dans la région. En effet, selon Désirée Girouard, en 1903, environ 385 personnes étaient propriétaires d'une résidence d'été le long du lac Saint-Louis, entre Lachine et Senneville : Désirée Girouard, *Supplement to Lake St. Louis : From Many Unpublished Documents*. English ed. (Montréal, Poirier et Bessette, 1903) 532–534. Les membres ne sont donc pas tous des résidents secondaires et plusieurs individus qui habitent Montréal séjournent dans les hôtels ou les pensions de la région.
83. Alan Metcalfe, *Canada Learns To Play : The Emergence of Organized Sport, 1807–1914* (Toronto, McClelland and Stewart, 1987), 50–51.
84. C'est d'ailleurs ce que mentionne George Altmeyer en parlant de la perception de la nature : « Nature served as a medium through which one might deal with the complexities of a nation in transformation », Altmeyer, « Three ideas of nature in Canada », 34.
85. Cronon, « The Trouble with Wilderness », 368.
86. Comme je l'ai démontré dans le dernier chapitre de mon mémoire de maîtrise (page 106 et suivantes), une série de règlements dans les municipalités de l'ouest de l'île de Montréal, comme Dorval, Pointe-Claire et Beaconsfield sont adoptés par celles-ci, à la demande des nouveaux résidents, souvent villégiateurs. Ces règlements portent pour la plupart sur l'aménagement paysagiste et sur les normes visant à imposer une standardisation des bâtiments. Ces règlements datent surtout des années 1910, époque où la villégiature s'affirme et où on assiste à un faible début de sédentarisation des villégiateurs. Les règlements témoignent de la volonté d'appropriation du territoire par les gens de la ville pour le rendre conforme à leurs attentes. Ceci donne lieu à une conversion de la vocation initialement rurale des localités en une vocation de plus en plus résidentielle, à l'image du développement des banlieues de Montréal. À ce sujet, voir : Jean-Pierre Collin, « La cité sur mesure : spécialisation sociale de l'espace et autonomie municipale dans la banlieue montréalaise, 1875–1920 », *Revue d'histoire urbaine / Urban History Review* 13, n° 1 (juin 1984) : 19 ; Jean-Pierre Collin et Michèle Dagenais, « Évolution des enjeux politiques locaux et des pratiques municipales dans l'île de Montréal, 1840–1950 », dans *Enjeux et expressions de la politique municipale (XII^e–XX^e siècles)*, dir. Denis Menjot et Jean-Luc Pinol (Paris, L'Harmattan, 1997), 196; Michèle Dagenais, « 'Returning to Nature' ».
87. Samson, « La résidence secondaire et la région métropolitaine de Montréal », 112. L'auteur montre que de 1945 à 1960, la période est marquée par une conversion accrue des résidences secondaires en résidences permanentes, encouragée par l'utilisation de plus en plus grande de l'automobile, par le mouvement de suburbanisation dans la région de Montréal, par l'accroissement de la population, de même que l'enrichissement de celle-ci.